

SERGE MICHEL ET PAOLO WOODS

MARCHE SUR MES YEUX
Portrait de l'Iran aujourd'hui

BERNARD GRASSET
PARIS

Sommaire

Prologue	13
Le tarouf	106
L'école du rire	110
Le bazar	116
Sanaz et Myriam	123
La Paykan	130
La bourgeoisie	136
Les théories du complot	140
Persépolis et l'héritage iranien	146
Téhéran, ville générique	151
Le tapis	158
Hafez	160
L'homosexualité	164
La piscine	170
Le centre de mariage	174
La lune de miel	178
Le mariage arrangé heureux	184
Sally, pèlerine de Mashad	188
L'école du mariage	192
Le mariage temporaire	198
Amoureux du <i>sighesh</i>	204
Khosrow	210
Massoud	216
Ashoura	222
Le plaisir de pleurer	228
La source d'imitation	232
Pour l'amour de Khomeiny	239
Behest-et Zahra	244
Pour l'amour des martyrs	248

Hadji	254
Les mollahs	256
Les bassidjis	262
En cette impasse	266
L'Amérique à genoux	270
Le Guide suprême	274
Négociations atomiques	280
Mehrdad	288
Youssef	294
Méfie-toi des juifs	300
Danial	308
Le water-polo	310
Les élections	314
Refaire son nez	322
Mahmoud Ahmadinejad	328
Une révolution pop	336
Les frères ennemis	340
Glossaire	347
Remerciements	357
Notes	361

PROLOGUE

Cela fait plusieurs semaines que je n'ai pas de nouvelles de K. Il ne répond plus aux emails et son téléphone sonne dans le vide. Que se passe-t-il ? En juin 2009, il nous a aidés en traduisant certaines interviews à Téhéran et nous a accompagnés dans les manifestations de l'opposition, les fameuses « marches vertes ». Je me souviens qu'il jubilait de voir ses compatriotes si nombreux dans la rue. Pour lui, intellectuel fasciné par les auteurs post-modernistes français, engagé à fond auprès de l'équipe du candidat Mousavi pour tenter de battre le président sortant Ahmadinejad, c'était comme une réconciliation avec son propre peuple. Il s'est senti soudain moins seul. Dans les mois qui ont suivi, il envoyait à une liste d'une trentaine de destinataires iraniens et étrangers les déclarations des deux opposants en chef, Mir-Hossein Moussavi et Mehdi Karoubi. J'ai ainsi reçu chaque jour trois ou quatre emails de K. Parfois, c'était des caricatures, des photos de violences dans la rue, une vidéo de manifestant ou tout simplement un poème, un chant révolutionnaire, voire un morceau de rap iranien. Je ne comprenais pas tout, la plupart de ses envois étant en persan. Mais au moins, me disais-je, K. est encore en liberté, et il a accès à Internet. Sauf que ses envois ont brusquement cessé quelques jours avant la célébration du trente et unième an-

niversaire de la révolution islamique, le 11 février 2010, au moment où le régime a multiplié les arrestations pour s'assurer le monopole du spectacle le jour de l'anniversaire.

Le contact avec F. aussi est presque rompu. Journaliste pour la presse réformatrice, elle s'est mise à tenir un blog, appelé « Après la pluie », lorsque les titres pour qui elle travaillait ont été fermés les uns après les autres, et à faire quelques piges pour des médias occidentaux. Cela fait dix ans qu'on se parle, qu'on s'écrit et qu'on travaille parfois ensemble. Arrêtée à plusieurs reprises pour des interrogatoires, parfois musclés, depuis l'arrivée au pouvoir du président Ahmadinejad, elle se savait en danger après les élections de juin 2009. D'un coup, elle a cessé de répondre au téléphone et aux emails, n'a plus rien publié sur sa page Facebook ni sur son blog. J'ai entendu dire qu'elle s'était cachée quelques semaines chez une tante, dans un village de province. La police a tout simplement attendu qu'elle revienne à Téhéran. Le 22 août 2009, elle a été arrêtée au domicile de ses parents et jetée dans une cellule d'isolement à la tristement célèbre prison d'Evin. Une amie qui le connaît m'a raconté que d'après le détenu de la cellule d'à côté, F. pleurait toute la journée et n'arrivait pas à garder son calme face à ses interrogateurs, qu'elle les insultait avant d'éclater en sanglots. C'est comme ça, la prison : il y a ceux que cela renforce et ceux que cela détruit. Son voisin, pour la calmer, tentait de lui jouer des petits morceaux de percussion sur une conduite d'eau qui reliait les deux cellules. Les autorités d'Evin, elles, ont assommé F. de sédatifs, jusqu'à dix pilules par jour.

En Europe, où elle avait beaucoup d'amis, une campagne a été menée pour demander la libération de F. Une page a été

créée sur Internet et des messages adressés à des journalistes ou des politiciens faisaient circuler les déclarations de sa mère, qui a pu la croiser quelques minutes à travers une vitre, ou celles de son avocate qui, en quatre mois, n'a pas eu le droit de rencontrer sa cliente. Le 23 décembre, F. a été libérée contre une lourde caution, pour laquelle sa famille a dû engager l'appartement familial. Depuis, F. n'a répondu à aucun message. J'ai fait connaissance à Paris d'une de ses amies qui a juste eu le temps de croiser F. à sa sortie de prison avant de fuir elle-même en Europe. Elle l'a décrite comme étant en très mauvaise santé, incapable d'articuler une phrase cohérente et souffrant de problèmes cardiaques qui sont apparus durant sa détention. La mère non plus ne répond plus à mes messages, tout le monde se tait en attendant le procès, qui pourrait renvoyer F. pour plusieurs années à Evin.

Au moment de commencer à écrire cette préface, F. et K. me manquent. Une nuit sinistre semble s'être abattue sur l'Iran – et ce n'est pas le pays que j'ai connu il y a douze ans.

Je suis arrivé en Iran en voiture, un jour de décembre 1998. Je m'étais donné plusieurs mois pour traverser les Balkans, la Turquie et le Caucase afin, m'étais-je dit, d'éprouver concrètement la distance qui séparait ma Suisse natale de la ville qui allait devenir la mienne pour les trois ou quatre années suivantes, Téhéran. J'avais lu quelques livres d'histoire ou des récits de voyage, dont *L'Usage du monde* de mon compatriote Nicolas Bouvier, j'avais côtoyé des étudiants d'origine iranienne à l'université, séjourné quelques mois au Moyen-Orient dix ans plus tôt en écrivant mes premiers ar-

ticles. Mais jamais encore je n'avais mis les pieds en Iran, même pas en repérage avant de m'y installer, comme pour ne pas étancher trop tôt ma curiosité et maintenir entier le choc culturel que je me réjouissais d'éprouver. Lequel se manifesta pour la première fois sous la forme d'un péage autoroutier.

Ce matin-là, en provenance de Bakou, en Azerbaïdjan, j'avais passé sans trop d'encombre la frontière iranienne d'As-tana au bord de la Caspienne et longé une vallée verte bordée par les sommets neigeux de la chaîne de l'Alborz, ému par l'immensité et la délicatesse de ces paysages. Après un col et une descente en pente douce, je me retrouvai sur le plateau iranien et pris à gauche l'autoroute de Téhéran, complètement déserte. Quelques kilomètres plus loin, annoncé par des panneaux verts signalant en anglais un péage, m'attendait un homme barbu dans une guérite. Comme j'avais, les semaines précédentes, écouté une cassette d'apprentissage rapide du persan tout en conduisant, je fus capable de souhaiter que la paix fût sur lui, de lui demander combien coûtait le passage et de comprendre que pour moi, c'était gratuit. Je le remerciai respectueusement et, comme il n'y avait pas de barrière, m'élançai, m'apprêtant à parcourir les trois ou quatre cents kilomètres qui me séparaient encore de la capitale.

Décidément, cela ne pouvait pas mieux commencer. Je me mis à rire en songeant à l'incrédulité, à la commisération voire à la suspicion qui s'étaient affichées sur les visages de mes amis et de ma famille lorsque je leur avais annoncé que je quittais mon poste confortable et prometteur dans le meilleur quotidien francophone de mon pays pour aller m'improviser correspondant free-lance à Téhéran. Mon métier

exigeait-il vraiment que je parte dans un endroit pareil ? Quand j'aperçus dans le rétroviseur la petite silhouette du barbu qui était sorti de sa guérite en agitant les bras, je pensai qu'il continuait ainsi à souhaiter la bienvenue à l'un des rares étrangers ayant jamais emprunté son péage.

En vérité, il me réclamait son dû, mais ce n'est que le lendemain que je commençai à soupçonner un malentendu. J'avais trouvé sans peine l'appartement qu'une femme d'affaires iranienne établie à Lausanne avait bien voulu me louer. Après une nuit réparatrice, je trouvai l'épicerie du quartier. Mais lorsque je voulus payer le yaourt, le pain, le fromage et le jus de fruit que j'avais l'intention de consommer au petit déjeuner, l'épicier me dit : « *Gabel nadaré*. Rien ne saurait égaler votre valeur. »

Je fus flatté mais insistai pour payer. Il prit l'argent machinalement et ajouta qu'il était mon mouton sacrificiel.

Plus tard dans la journée, je me rendis en taxi à l'adresse que m'avait remise l'ambassade d'Iran en Suisse quelques mois plus tôt. Les rues du quartier étaient plutôt vides, mais dès que nous en sortîmes, la circulation était presque figée. Les voitures, antiques pour la plupart, formaient comme une coulée de lave métallique et nauséabonde qui semblait pénétrer lentement chaque rue et chaque avenue de cette métropole qui s'étend de la montagne au désert. Tout en coupant brutalement la priorité aux autres conducteurs et les insultant à l'occasion, le chauffeur m'entretint, en anglais, de poésie. Il récita même quelques vers de son cru ; il était question d'amour dans un jardin fleuri où chantaient des oiseaux multicolores. Arrivé enfin devant le bâtiment de l'*Ershad-e islami*, la Guidance islamique, qui allait être mon ministère de

tutelle, mon chauffeur poète refusa le billet que je lui tendais. A nouveau, l'honneur d'avoir transporté un personnage aussi noble que moi était impossible à traduire en quelques billets. Je dus le supplier jusqu'à ce qu'il se décide enfin à lâcher un chiffre, lequel fut en vérité bien supérieur à ce que j'avais imaginé.

Il y avait quelque chose de délicieux dans ces malentendus et ces contradictions. Pour le jeune homme à l'éducation sans doute trop cartésienne et calviniste que j'étais, c'était la preuve que j'avais changé de monde, la marque d'un dépaysement moral et intellectuel qui devait largement compenser l'absence de dépaysement visuel. Car rien, dans les bâtiments ternes et modernes de Téhéran, dans ses avenues grises et rectilignes, dans ses fast-foods et ses agences bancaires plus nombreuses que dans mon pays natal ne me donnait la sensation d'avoir atteint l'Orient auquel j'aspirais sans oser me l'avouer. Je commençais à comprendre que je n'étais pas au royaume de Perse, mais au royaume des apparences, et cela me convenait fort bien.

Le véritable charme de mon nouveau travail serait précisément cette dualité entre les faux-semblants et une réalité fuyante, entre les mythes et les faits, entre les clichés et l'Iran véritable que j'avais l'intention de dévoiler grâce à la carte de presse que me remit cérémonieusement, ce jour-là, un employé de la Guidance islamique. Il formula le vœu que je ne souffre pas de la privation de vin et de whisky tout en m'adressant un clin d'œil. Il poussa une autre pâtisserie à la crème dans mon assiette, déglutit son thé brûlant et me fit une dernière recommandation amicale.

« Mister Michel, vous êtes entièrement libre de travailler à votre guise. Evitez seulement de critiquer notre Guide su-

prême. D'ailleurs, ne perdez pas votre temps avec les responsables officiels, ils ne racontent rien d'intéressant. Rencontrez plutôt les Iraniens ordinaires et revenez nous voir quand vous voudrez. »

Dans le taxi du retour, dont je pris soin de négocier le tarif à l'avance, je me demandai pourquoi ce pays, depuis la révolution islamique de 1979, était à ce point réduit à un cliché, un cliché noir comme une femme voilée, comme une théocratie ténébreuse. Complexe inavoué de supériorité occidentale ? Besoin de se faire peur ? Œuvre de sabotage médiatique ? Profonde ignorance ? Avec le temps, multipliant les lectures et les rencontres avec les « Iraniens ordinaires » sur les recommandations de la Guidance islamique, je dus constater que cette dualité qui m'avait frappé dès le premier jour était en vérité la dominante de tout le discours sur l'Iran, auquel j'allais moi aussi devoir m'habituer.

Les Iraniens ne tardèrent pas à m'expliquer qu'ils n'étaient pas n'importe qui. Qu'ils étaient d'ascendance aryenne, contrairement à ces bédouins d'Arabes. Et qu'ils déclamaient déjà des vers sur le perron des palais de Persépolis à l'époque où nous autres Européens étions encore occupés à rôtir des bisons dans nos cavernes enfumées. Or, par un étrange effet de miroir, les spécialistes de l'Iran ne sont pas n'importe qui non plus. En France, le plus célèbre est Henry Corbin (1903-1978). Tout jeune, il couvrait d'annotations en arabe son exemplaire en allemand d'*Être et temps*, l'ouvrage fondamental de Heidegger, et devint par la suite le plus raffiné connaisseur de l'ésotérisme dans l'Islam, du chiisme et de la gnose ismaélienne avec une bibliographie stupéfiante d'abondance et d'éclectisme.

Dans le sillage de ce colosse, ses confrères et disciples ont

pris eux-mêmes une certaine hauteur de vue, si bien que leurs travaux sont rarement venus imprégner le grand public. Cela n'enlève rien à leurs qualités, mais je me mis à soupçonner que cela expliquait peut-être le gouffre qui séparait la science de ces érudits de l'ignorance du plus grand nombre, la frontière entre le territoire envoûtant des iranologues et le pays accablé de stéréotypes des béotiens.

De temps à autre, ces experts sont obligés de descendre dans l'arène, pour « décrypter » l'Iran en trois questions dans les colonnes des journaux ou sur les ondes des radios et des télévisions. Ils le savent : autant dissiper un épais brouillard à coups de raquette de tennis. Alors à défaut de pouvoir dévoiler la richesse de leurs connaissances, ils se contentent le plus souvent d'affirmer qu'il ne faut pas se fier aux apparences, un procédé qui a l'avantage de tenir en une minute trente.

« L'Iran est une dictature ! affirme le plus grand nombre.

— Il ne faut pas se fier aux apparences, répondent les iranologues. Le système a aussi des composantes démocratiques très vivaces et les élections ont toujours été un enjeu considérable. »

« Les femmes iraniennes sont opprimées ! rugit le public.

— Le port du tchador ou du foulard n'est qu'une apparence, répondent les iranologues. Les femmes iraniennes exercent un pouvoir considérable dans le cercle familial, voire dans la société en général. »

« L'Iran veut rejeter Israël à la mer, c'est scandaleux, proteste le peuple.

— Il ne s'agit que d'un discours, répondent les iranologues. Et encore, il a été mal traduit. En vérité, Téhéran et Tel-Aviv

ont collaboré activement contre l'Irak de Saddam Hussein et ont encore des intérêts communs. »

« Les ayatollahs veulent régner sur la base d'une religion vieille de mille quatre cents ans, ça ne peut pas marcher ! estiment les citoyens lambda.

— La Révolution a modernisé la doctrine religieuse, répondent les iranologues. Et surtout, le régime fait depuis vingt ans des choix toujours plus politiques et de moins en moins religieux.

— Peut-être, mais le résultat, c'est que plus personne ne croit en Dieu là-bas ! objecte le commun des mortels.

— La religiosité des Iraniens ne se limite pas à la prière dans la mosquée ou au respect de certaines prescriptions coraniques, rétorquent les experts, il faut aussi prendre en considération le culte des imams et tout l'ésotérisme chiite. »

L'immense avantage de ce raisonnement dialectique, c'est de ne pas déplaire au régime iranien. Car les iranologues, même les plus distingués, même les plus versés dans l'angéologie zoroastrienne, doivent ménager la chèvre et le chou s'ils veulent obtenir leur visa et retourner s'abreuver à la source de leur savoir. D'ailleurs, le régime lui-même est devenu un champion dans l'art d'affirmer qu'il ne faut pas se fier aux apparences, comme j'allais m'en apercevoir en posant des questions naïves.

« Les poètes persans célèbrent le vin et l'ivresse à chacun de leurs vers, me suis-je étonné après avoir parcouru les œuvres d'Omar Khayam et de Hafez.

— Le vin des poètes n'est pas du vin, répondirent les représentants du pouvoir. C'est un symbole de la foi, de l'amour du divin. »

« Rumi, votre grand poète, ne cesse de chanter son amour pour son maître Shams, poursuivis-je. Et d'autres grands ouvrages persans multiplient les allusions érotiques à l'égard des jeunes garçons. Ne s'agit-il pas d'une forme de...

— Au nom d'Allah, le tout-puissant, le miséricordieux, il est regrettable que votre matérialisme occidental orienté à ce point votre compréhension de notre culture ! m'interrompirent les fonctionnaires de la République islamique. Ne vous fiez pas aux apparences. Les allusions érotiques ne sont pas des allusions érotiques et les jeunes garçons ne sont pas des jeunes garçons. L'amour dont il est question n'est pas un amour physique, comme le conclut trop vite votre société désacralisée. C'est une façon d'exprimer l'adhésion du croyant à son Dieu unique. Quant aux sentiments de Rumi pour Shams, il s'agit d'un langage symbolique pour marquer le respect de l'élève pour le maître. »

Dans la foulée, je me mis à imaginer les impasses sophistiquées dans lesquelles se retrouvaient coincés les diplomates occidentaux à Téhéran lorsqu'ils avaient à sermonner les Iraniens, exercice que leur imposait hélas leur hiérarchie à intervalles réguliers. Le soir, ils tentaient d'ailleurs, dans une débauche de fêtes arrosées à huis clos auxquelles je fus rapidement convié, d'oublier leur frustration des entretiens officiels de la journée.

« Mon gouvernement s'inquiète de vos déclarations récentes qui pourraient avoir un caractère antisémite, avance l'un d'eux.

— Ne vous fiez pas aux apparences, répond le fonctionnaire des Affaires étrangères. La communauté juive est entièrement libre en Iran. Nous avons même un député juif au

Parlement. Et souvenez-vous que notre imam Ali (que la paix soit sur lui) a pleuré lorsqu'il a vu une femme juive se faire humilier.

— Mon gouvernement, poursuit le diplomate, entend protester avec la plus grande fermeté contre les récentes violations des droits de l'homme...

— Souvenez-vous qu'un vers de notre poète Saadi est gravé sur le fronton des Nations unies, l'interrompt l'Iranien : "Qu'une côte soit cassée et c'est déjà trop."

— Nous sommes néanmoins profondément préoccupés par la pendaison récente d'une dizaine de jeunes gens accusés d'homosexualité, reprend le diplomate.

— Par la barbe du Prophète, ne vous fiez pas aux apparences, sourit son interlocuteur. L'homosexualité fait partie des délits que ces criminels ont avoués, mais ce n'était pas le plus grave. Ils ont été exécutés parce qu'ils ont violé de jeunes garçons et, dans certains cas, les ont tués. Est-ce que vous protestez de la sorte lorsqu'un criminel reçoit une injection létale aux Etats-Unis ? »

Le plus déroutant, dans ces petites joutes verbales où rien d'irréfutable ne semblait pouvoir être établi, était lorsque les faits confirmaient les apparences, c'est-à-dire lorsque le béotien semblait avoir autant raison que l'iranologue, dans un pays où tout était vrai, le cliché comme la connaissance approfondie. Il aura parfois suffi d'un sermon du vendredi pour remettre en question la thèse par ailleurs intéressante de la fin de l'islam politique. Comme récemment, lorsque l'ayatollah Ahmad Jannati appela début 2010 le régime à pendre haut et court une quinzaine de protestataires arrêtés dans les rues.